

et les mains, et médite sur l'inconcevable fertilité d'un sol, où l'humus a quinze mètres de profondeur. Des rigoles symétriques ont jadis distribué les eaux de la rivière sur toute la surface et fait de cette plaine un domaine d'une beauté idéale. Canes à sucre, café, bananiers pousseront à l'envi.

— A qui appartient ce terrain ?

— Au Sultan.

— Alors, c'est lui qui a fait organiser ce système d'irrigation ? Pourquoi ne l'entretient-il plus ?

— Le Sultan n'a pas besoin de récoltes. Avant lui un propriétaire avait fait travailler ce terrain. Regarde sa maison, là-haut, sur le versant de la montagne, près d'un bassin. Mais il devenait trop riche. Il a disparu et le Sultan a pris sa terre.

Ainsi toute cette magnifique exploitation n'est plus qu'une jachère. Les impôts et la disgrâce ont ruiné le colon intelligent qui a voulu faire valoir le sol. Il est remplacé par des inspecteurs du domaine, qui perçoivent leur traitement et veillent à la poussée des grandes herbes.

Nous touchons au pied de la montagne. Des torrents d'une eau limpide traversent le vieux chemin, antérieur à Moïse. Des térébinthes, des chênes, des oliviers, des figuiers et autres arbustes coupent les pâturages et les champs de blé. Des autours superbes, aux grandes ailes blanches, brodées de noir, d'une envergure de deux mètres, planent dans les airs, décrivent d'immenses courbes et s'abattent soudain comme une flèche sur les petits oiseaux. Une hirondelle est saisie sous nos yeux, plumée et dévorée avant que nous ayons pu chasser le ravisseur. Il ne reste qu'un peu de duvet noir sur la terre rouge.

Lefallah, qui porte en guise de bréviaire une ceinture